



Hésitation vaccinale: «Vous êtes le seul médecin qui ne m'a pas traitée comme une débile»

par Yvan Pandelé



Dr Alessandro Diana | DR

Le Dr Alessandro Diana est responsable du centre de pédiatrie de la clinique des Grangettes et spécialiste en vaccinologie. Depuis plusieurs années, ce Genevois d'adoption – à la faconde tout italienne – reçoit en consultation des patients méfiants ou indécis vis-à-vis des vaccins. Une démarche originale, inspirée des sciences cognitives, qui fait suite à une soudaine prise de conscience: prendre les patients de haut, c'est s'assurer de passer à côté du sujet. Entretien.

Heidi.news – Qu'est-ce que l'hésitation vaccinale et où en est-on en Suisse?

Alessandro Diana – L'OMS la définit comme étant soit un retard à la vaccination, soit une adhésion incomplète, alors que les vaccins sont à disposition. Mais il est important de comprendre qu'il y a un spectre d'hésitation, qui va de l'adhésion à l'opposition complète. Entre les deux, on a tout le champ des indécis: ceux qui se mettent en biais d'omission («j'attends») ou simplement se posent des questions comme «J'ai entendu parler du ROR et de l'autisme, qu'est-ce qu'il en est?». On considère en général que 30 personnes sur cent sont hésitantes, même si ça a pu monter jusqu'à 40-50% avec Covid-19. Sur ces trente personnes, vous trouverez deux antivax, pour lesquels il n'y a rien à faire, et 28 qui sont juste indécis, chez qui le balancier peut tomber d'un côté ou de l'autre.

Pour quelles raisons est-on réticent aux vaccins?

Ça peut être l'histoire familiale, avoir des parents vaccino-hésitants, ou le milieu culturel, comme avoir fréquenté une école anthroposophique. On vit aussi dans une société où les maladies contre lesquelles les vaccins nous protègent ont diminué ou disparu. Quand je vais à la gare de Genève, je ne marche pas sur des cadavres de victimes du tétanos! Et puis les gens ont d'autres problèmes – l'allergie des enfants, les mauvais résultats scolaires... – et souvent ils déplacent la focale. On sait aussi qu'on est dans une ère de perte de confiance dans les institutions: Bill Gates, 5G, on voit bien qu'on a tous les ingrédients pour une salade mêlée. Mais ce n'est pas une critique, j'ai appris à ne pas avoir de jugement. Si moi, parent, j'avais la perception que ce n'est pas super nécessaire de vacciner mes enfants et que ça provoque des dégâts, eh bien vous auriez le premier vaccino-hésitant sur la place!

Il y a d'ailleurs pas mal d'hésitation chez les soignants eux-mêmes.

Et c'est un vrai tabou. Les études disent 5 à 30% mais il y a un biais parce qu'ils hésitent à répondre franchement, de peur d'être ostracisés. «Ah cette imbécile d'infirmière qui ne veut pas le vaccin de la grippe, elle nous embête», ou encore «Ce pédiatre qui ne conseille pas les vaccins, avec ses pilules d'homéopathie, il faut qu'il arrête la médecine» – ce sont des choses qu'on peut entendre. J'ai moi-même contribué à ce genre de langage, j'ai eu un avant et un après! (*Voir encadré en bas de page.*)

Depuis que j'ai pris mon bâton de pèlerin, en faisant des formations chez les sages-femmes et les infirmières, je me rends bien compte qu'on arrive à ce chiffre de 3-4 personnes hésitantes sur dix. Et c'est un sujet qu'il faut légitimer: ce n'est pas parce qu'un soignant est hésitant qu'il est débile.

En revanche, on sait que 80% des patients font confiance à leurs professionnels de santé. Vous êtes mon pharmacien, vous êtes sympa et m'avez dépanné une fois un dimanche à deux heures du matin, ou vous êtes mon médecin et je vous ai choisi. Diana peut dire ce qu'il veut à la télévision mais si le soignant de terrain dit que lui-même va attendre pour se faire vacciner, vous pouvez être sûr que son patient aussi! Mais la plupart des soignants hésitants sont des indécis, pas des antivax, donc il faut instaurer un dialogue. Moi j'ai plein de collègues qui me demandent «C'est quoi ce vaccin à ARN, ce n'est pas un peu louche?» En général ça me prend entre 30 et 45 minutes de discussion au téléphone!

Le fait de considérer la vaccino-hésitation comme un vrai problème, c'est assez récent?

Je me souviendrai toujours en 2014, le grand congrès suisse sur la vaccination. J'étais au comité scientifique et je commençais à avoir

un peu de bouteille, alors j'avais proposé une intervention sur la vaccino-hésitation. On m'a dit «tu plaisantes Alex», et je me suis fait recaler comme jamais dans ma vie! J'ai boudé dans mon coin sans rien dire. (*Rires.*) Deux ans plus tard, les mêmes collègues m'ont demandé de prévoir, non pas une session, mais trois sur le sujet! Il y a une forme de prise de conscience, notamment depuis que l'OMS a déclaré la vaccino-hésitation comme une des dix menaces pour la santé globale, en 2019. Je vois les choses changer: la FMH demande des modules de formation sur le sujet, les pharmaciens aussi, les maternités veulent qu'on forme leurs sages-femmes.

Vous utilisez une démarche d'entretien motivationnel, initialement développée pour l'addictologie. De quoi s'agit-il?

C'est une approche créée par le psychologue britannique Stephen Rollnick dans les années 80. Ils ont pris ce qui était un peu considéré comme les «déchets de la médecine» à l'époque, ces patients alcooliques ou fumeurs qui ne parviennent pas à arrêter. Et ils se sont aperçus que quand on laisse parler le patient, qu'on ne le juge pas, qu'il veut réellement changer (parfois ce n'est pas le cas, il faut en prendre son parti), qu'on déploie avant tout de l'écoute et de la compassion, eh bien ça marche. Après avoir perdu du temps, comme tous les autodidactes, j'ai découvert l'entretien motivationnel et je m'y suis formé, avec notamment des jeux de rôle. Maintenant beaucoup de collègues sur Genève m'envoient leurs patients indécis, j'ai une sorte de consultation de vaccino-hésitation.

Et ça se passe comment?

L'entretien motivationnel est une approche centrée sur le besoin du patient. D'abord, on ne juge jamais. Si quelqu'un dit «il y a des puces dans le vaccin» et que vous riez, c'est fini! On fait de la reformulation empathique: «Si j'avais cette même inquiétude que la vôtre, j'hésiterais aussi». Souvent, après avoir exposé son problème, le patient demande «Et vous, vous en pensez quoi?». A ce moment-là seulement, je peux dire que je ne partage pas cette conviction et entrouvrir la porte. Si le patient ne veut pas discuter, on s'arrête là et on reste respectueux, en laissant la porte ouverte pour une future discussion.

On fait beaucoup de «ask, offer, ask», où on demande l'opinion du patient, puis seulement après on propose d'apporter des éléments d'information. Je demande par exemple: «Est-ce que vous voulez parler de votre problème avec les vaccins à ARN?». Parce que j'ai demandé la permission, dans votre cerveau, vous ouvrez la porte. Si je commence bille en tête à vous faire la leçon, en disant par exemple qu'il n'y a pas de mutagénèse avec les vaccins à ARN, ce que je dis n'est pas reçu et il peut même y avoir un retour de flammes, du genre «Ce Diana c'est vraiment un vendu aux pharma».

On se connecte au cerveau émotionnel, sans polariser la discussion. C'est un nouveau langage, ce n'est pas facile hein! (*Pour un exemple d'entretien, on peut se rapporter à cet article publié dans Primary and Hospital Care, ndlr.*) Parfois, on bafouille et on revient à ses vieux démons. Au début il m'arrivait de finir une consultation avec un «Alors c'est tout bon maintenant» et patatras, retour à la case départ!

J'ai aussi remarqué que ça marche bien quand je parle de ma propre hésitation. Vous m'auriez demandé mon index de confiance au mois d'août sur les vaccins à ARN messenger, c'était du 50 sur 100. Je ne connaissais pas encore la technologie, je n'avais pas les données d'efficacité et de tolérance, et je préférais les vaccins vivants atténués, qu'au moins on connaît.

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis?

Me frapper les 50 pages du dossier de Pfizer! (*Rires.*)

La vaccination reçoit pour l'heure bon accueil, mais au fur et à mesure qu'on ciblera des personnes plus jeunes, il est probable qu'on se heurte à davantage de réticences, non?

Très certainement! J'ai dit à ma mère, qui souffre de surpoids et d'hypertension, «Ma, tu te vaccines! », car elle a peut-être 10% de risque de mourir du coronavirus si elle l'attrape. Mais les jeunes, je peux comprendre qu'ils ne veuillent pas se précipiter. Ma fille me dit qu'elle préfère attendre 6 à 9 mois de recul sur les vaccins Covid-19, et ça ne me pose pas de problème. Je dirais même que le fait que les jeunes soient encore hésitants pour l'instant, ça nous arrange, car il n'y a pas de doses pour tout le monde! C'est comme s'il y avait une intelligence collective au sein de la population, chacun faisant une pesée du risque.

L'histoire d'une conversion

Alessandro Diana a connu une conversion brutale dans sa relation aux patients et à l'hésitation vaccinale, qui lui a fait prendre un tournant. Voici comment il la relate.

«Moi, petit Alessandro, vaccinologue en herbe formé par Claire-Anne Siegrist, je pensais que les vaccino-hésitants étaient des personnes dangereuses. Je leur disais des choses comme «Venez voir en soins intensifs cet enfant atteint de rougeole» ou «Vous dites n'importe quoi, vérifiez sur internet». Et en fait je souffrais de ça, je ne laissais pas les patients parler plus de 15 secondes. Et un jour une patiente m'a fait comprendre que je devais changer – avec le recul, je lui dois beaucoup.

Un soir, à l'hôpital Pourtalès où je travaillais à l'époque, je reçois une dame très en retard, à 19 heures au lieu de 17 heures, pour un suivi de maternité. Je me fais engueuler comme il faut – elle avait un fort caractère mais on s'entendait bien. Et puis la patiente me dit «Sachez qu'en plus je ne ferai pas les vaccins!». J'étais pressé par le temps, et je n'ai pas su quoi dire. Deux mois après, on en reparle et j'ai changé d'attitude, je me suis mis pour la première fois en position d'écoute, de lui demander ses raisons.

A 4 mois de suivi, je commençais à stresser: son bébé n'était toujours pas vacciné, je me demandais comment sortir de cette histoire. A 9 mois, nouvelle consultation. Il se trouve qu'à l'époque j'étais en plein burn out, misérable comme un pou, elle s'en rend compte et c'est elle qui me dit: «Vous n'allez pas bien du tout». Je me suis, littéralement, écroulé en larmes! Je me confie, elle m'explique qu'elle veut déménager au Brésil avec son mari, me dit que j'y serais le bienvenu, bref me tend une oreille compatissante.

A 12 mois je la revois, elle était sur le point de partir au Brésil, mais avant elle a une question sur le vaccin de l'hépatite A, la maladie circulant beaucoup là-bas. Et puis aussi l'hépatite B, et le tétanos. «Je rêve, elle est en train de me demander les vaccins...» Et quand je lui demande pourquoi, elle me dit une chose que je n'ai jamais oubliée: "M. Diana, vous êtes le cinquième pédiatre que je vois sur ce canton, et le seul qui ne m'a pas traitée comme une débile." Et là je tenais quelque chose.»
